

Sociologie politique

Espace social, classes et mobilité

La sociologie a pour objectif de **rechercher des explications ou des compréhensions typiquement sociales** (et non pas mentales ou biophysique) **à des phénomènes observables, afin d'en montrer leur « nature » sociologique**. Elle est accusée de justifier le terrorisme (M. Valls, après les attentats du 13 novembre : « J'en ai assez de ceux qui cherchent en permanence des excuses ou des explications culturelles ou sociologiques à ce qui s'est passé »), la délinquance, les troubles à l'ordre public voire l'échec scolaire. Mais chercher à comprendre n'est pas synonyme de justifier, excuser ou pardonner. La recherche d'explication est indispensable à l'action économique ou militaire. Il ne faut pas que l'action politique ne soit engagée sur la seule base de l'émotion. Depuis sa fondation comme discipline au XIX^{ème} siècle, la sociologie est souvent accusée d'être une science déterministe. Le projet d'objectivation du monde social rencontre souvent les mêmes critiques : il nierait la liberté individuelle et montrerait l'arbitraire des formes de domination. Mais la sociologie n'est pas accompagnée d'une philosophie déterministe.

Weber : « C'est le destin d'une époque de civilisation, qui a goûté le fruit de l'arbre de la connaissance, de savoir que nous ne pouvons pas lire le sens du devenir du monde dans le résultat, aussi parfait soit-il, de l'étude que nous en faisons, mais que nous devons être capable de le créer nous-mêmes ».

Prendre le parti de la science n'est pas se soumettre à un déterminisme aveugle, mais plutôt contribuer à l'émancipation. **Bourdieu** : « La connaissance exerce un effet libérateur, toutes les fois que les mécanismes dont elle établit les lois de fonctionnement doivent une part de leur efficacité à la méconnaissance ».

Espace social

Espace physique : Série de coordonnées géographiques et ensemble de contraintes (reliefs, bâtiments, routes). L'espace physique est structuré par le social.

Espace social : Construction sociologique qui vise à rendre compte d'une distribution donnée du capital économique, social et culturel.

Un espace social mondial ? Anne-Catherine Wagner (Les nouvelles élites de la mondialisation, 1998) montre qu'il existe une élite mondialisée, qui a su dépasser les limites des nations et qui constituent une sorte d'avant-garde de la mondialisation. Il existe ainsi des lieux de socialisation, de formation spécifiques qui ouvrent à des carrières marquées par une forte circulation internationale. Cette élite est surtout composée de cadres travaillant dans plusieurs pays étrangers. Leur carrière est composée de positions multiples et provisoires. Leurs dispositions et leur culture internationales sont transmises à leur descendance.

L'espace international est continu. On y retrouve les mêmes réseaux, les mêmes formes de socialisations, les mêmes types d'institution et de sociabilité, ce qui permet à ces élites de bouger beaucoup sans être dépaysées. Mais la construction d'une culture internationale ne fait pas disparaître les identités nationales de ces cadres. À l'inverse, les spécificités nationales sont une manière de se distinguer dans ces mondes internationaux.

L'internationalisation des élites se distingue d'une uniformisation de masse. On observe une forme de hiérarchie, de stratification des cultures nationales. Toutes les familles ne sont pas attachées au maintien de leur langue tandis que d'autres vont être attachées au maintien de leur langue. Les écoles américaines sont prisées par de nombreuses nationalités. La culture internationale est ainsi dominée par une culture anglo-saxonne. La signification professionnelle de l'expatriation varie selon le lieu de la destination. Les séjours au sein de l'entreprise rapprochent du centre et favorisent des accélérations de carrière, tandis que d'autres lieux diminuent les possibilités de carrière. Le multilinguisme, le bilinguisme, le franchissement de la frontière n'ont pas le même sens lorsqu'il s'agit d'une élite économique favorisée ou lorsqu'il s'agit d'une immigration de travail.

Classe sociale

Il n'y a pas de définition universellement acceptée des classes sociales. On peut opposer des traditions différentes :

- La **tradition marxiste**, selon laquelle les classes sociales sont des collectifs...
 - structurés par une position spécifique dans le système économique définie par la propriété des moyens de production (ou son absence),
 - marqués par un conflit central (l'exploitation, ou la répartition conflictuelle de la plus-value),
 - animés par la conscience collective de leur être et de leur intérêt.

Cette tradition est parfois qualifiée de holiste (holon = tout) parce qu'ici, la totalité est plus que la somme des individus qui la forment. La classe existe indépendamment et au-dessus de ses membres, en leur dictant leur rôle, par delà la capacité de création des individus, qui pourrait bien dans cette approche n'être qu'un leurre. Cette tradition est aussi qualifiée de réaliste, parce que les classes sont supposées former des entités véritables et tangibles, et non pas des constructions intellectuelles.

- La **tradition wébérienne** suppose que les classes sociales sont des groupes d'individus semblables partageant une dynamique probable similaire, sans qu'ils en soient nécessairement conscients. La démarche est qualifiée d'individualiste et de nominaliste : la classe sociale est avant tout l'ensemble des individus, que le chercheur décide de nommer ainsi selon ses critères propres.

Marx distingue la classe « en soi » et la classe « pour soi ». Extrait d'un article de Media-part : « Une classe sociale, par exemple le prolétariat, existe d'abord « en soi », dans la réalité objective des rapports économiques, avant d'exister « pour soi », dans la conscience des individus. Un salarié peut très bien vivre sans se penser comme salarié, sans apercevoir qu'il a des intérêts communs avec les autres salariés. S'il en est de même pour beaucoup, alors la classe n'existe pas pour soi. Néanmoins, et quoiqu'en pensent les individus, elle existe en soi, comme position dans les rapports de production. La distinction entre « classe en soi » et « classe pour soi » est importante ; elle permet de faire la critique d'un discours faussement descriptif prétendant qu'il n'existe plus aujourd'hui de classes sociales. L'erreur est de conclure de l'absence de conscience de classe à l'inexistence objective des classes. Les classes existent, que les individus en aient conscience ou non. »

- La classe **en soi** regroupe des gens qui partagent des conditions d'existence similaires, mais qui n'ont pas conscience de ce fait-là.

- La classe **pour soi** est à une classe qui a une identité collective susceptible d'être mobilisée pour un but politique, pour la défense d'intérêts partagés.

Louis Chauvel propose une autre définition des classes sociales, les concevant plutôt comme des catégories inégalement situées dans le système productif, et inégalement dotées en terme de capitaux économiques ou culturels. Leur identité de classe se déclinerait autour de trois dimensions :

- Identité **temporelle** : la permanence de la catégorie, l'imperméabilité à la mobilité intra et intergénérationnelle, l'absence de porosité aux échanges matrimoniaux avec les autres catégories
- Identité **culturelle** : le partage de références symboliques spécifiques, de modes de vie et de façons de faire permettant une inter-reconnaissance.
- Identité **collective** : une capacité à agir collectivement, de façon conflictuelle, dans la sphère politique afin de faire reconnaître l'unité de la classe et ses intérêts.

Il existe encore des débats autour de la notion de classe sociale :

- L'invisibilité de la classe ouvrière aujourd'hui tend à prouver qu'il n'existe plus de classe sociale. La classe moyenne est venue occuper tout l'espace, ce qui amène certains à parler d'une « moyennisation » de la société française.
- Une individualisation du monde social ? Il n'y aurait plus de groupes sociaux. Les sociétés modernes seraient avant tout des sociétés d'individus, où la singularité des comportements primerait sur le collectif.
- Il existe d'autres clivages que les clivages sociaux : les clivages de génération, de genre, d'identité sexuelle, de géographie (urbain/périurbain).

Mobilité sociale

La mobilité sociale est la circulation des individus entre différentes positions de la hiérarchie sociale. On distingue :

- La mobilité **intragénérationnelle**, quand un individu change de position sociale au cours de sa vie, et la mobilité **intergénérationnelle**, quand un individu change de position sociale par rapport à ses parents.
- La mobilité **verticale**, quand le changement de position sociale a lieu soit vers le haut, soit vers le bas de la hiérarchie sociale, et la mobilité **horizontale**, quand le changement de position sociale n'a pas vraiment de tendance nette.
- La mobilité **structurelle**, due à une transformation de la structure sociale (due à la révolution industrielle par exemple), et la mobilité **nette**, qui correspond à la mobilité une fois que les changements structurels ont été intégrés.

1. La sociologie comme discipline scientifique

1.1. La sociologie comme pratique scientifique

Une pratique intellectuelle, une pratique collective, une pratique scientifique

La sociologie est une discipline académique, c'est-à-dire que c'est un ensemble de savoirs élaborés et transmis par des acteurs universitaires.

Mais il s'agit avant tout d'une pratique **intellectuelle**, qui va s'incarner dans des enseignements, des, des règlements, des rites, qui vont faire vivre la discipline.

C'est aussi une pratique **collective**. Chaque nouvel arrivant est confronté à un état hérité de la discipline. Il ne peut pas privilégier ses propres questionnements. On lui transmet un certain héritage intellectuelle.

Enfin, la sociologie se veut un espace **scientifique**, c'est-à-dire un espace critique, où les analyses et les enquêtes sont vérifiées, confrontées, critiquées. C'est sous cette confrontation de données, de théories, d'observations, que se construisent et se cumulent des connaissances sociologiques.

Tenir un discours sociologique nécessite toujours de montrer empiriquement ce qu'on affirme. Pour qu'un énoncé soit considéré comme sociologique, il doit : 1. Se baser sur des faits directement ou indirectement observables. 2. Ces faits doivent avoir été collectés par un protocole reproductible. Les protocoles doivent faire partie de l'analyse parce qu'ils peuvent avoir une influence sur l'analyse produite, ce qui implique que les méthodes utilisées doivent être discutées. 3. Les déterminants doivent être vérifiables.

Un objet, une méthode et des processus de régulation collective

La sociologie s'est dotée d'un objet, d'une méthode et de processus de régulation critique et collective.

- Objet : Les relations sociales entre les groupes et les individus.
- Méthode : Formulation d'hypothèses quant à des lois de différentes portées. Les hypothèses doivent ensuite être testées par l'analyse de données empiriques.
- Processus de régulation collective et critique : Fonctionnement en tant que discipline qui étudie les groupes d'individus en fonction de leurs particularités quant à des lois qui régissent des relations sociales testées ou invalidées par l'analyse des données d'enquête. Les réalités établies ne sont pas intangibles, elles peuvent être remises en cause.

Exemple : La différence dans l'explication des inégalités scolaires entre Bourdieu et Boudon :

- Dans *Les Héritiers* et *La Reproduction*, Bourdieu et Passeron accordent une place centrale au capital culturel. Les familles inégalement dotées de capital culturel le transmettent inégalement à leurs enfants, ce qui se reflète dans les inégalités de résultats scolaires. Ce mécanisme serait à la base de la reproduction sociale.
- Boudon avance, quant à lui, que les stratégies sociales ne sont pas les mêmes selon les groupes sociaux. Une même position sociale n'est pas interprétée de la même façon en fonction de la position initiale d'une famille. Par exemple, les familles d'ouvriers vont amener leurs enfants jusqu'au Bac et s'arrêter à ce niveau ou les faire suivre des études courtes, alors que les familles de cadre vont pousser leurs enfants dans des études plus longues.

1.2. Distinguer la sociologie d'autres pratiques intellectuelles ou scientifiques

La sociologie doit se distinguer :

- Du **journalisme**, qui n'a pas les mêmes exigences de scientificité, et dont la durée des enquêtes est différente.

- De la **psychologie**, qui s'applique sur une échelle individuelle et qui a une ambition curative.
- De la **philosophie**, qui ne nécessite pas d'enquêtes empiriques et qui utilise des concepts différents.
- De **l'histoire** : la sociologie est possible sur des périodes passées mais l'historien dispose d'archives, alors que les sociologues utilisent des matières plus contemporaines.

2. Une science qui a un objet propre : l'analyse des « faits sociaux »*

* repris en partie du cours de Léa Dorigny

Pour Weber, la sociologie est « une science qui se propose de comprendre par interprétation **l'activité sociale** et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets ». Or, pour Durkheim, ce sont les **faits sociaux** qui constituent le cœur de la sociologie. Sa définition des faits sociaux est la suivante : « des manières d'agir, de penser, de sentir, qui présentent cette remarquable propriété qu'elles existent en dehors des consciences individuelles. Non seulement ces types de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive ».

En résumé, les faits sociaux :

- **existent en dehors des volontés individuelles,**
- **sont produits et reproduits par les différentes générations,**
- **et s'imposent aux individus puisqu'ils leurs préexistent le plus souvent.**

Pour fonder leur existence, Durkheim a travaillé sur le **suicide**. Il a pu montrer que cet acte intime, individuel et volontaire dépendait de variables sociologiques et obéissait à des régularités.

De même, le **choix du prénom** est un acte très intime qui répond aussi à des régularités. Il s'agit donc d'un fait social. Baptiste Coulmont l'a étudié dans sa *Sociologie des prénoms* (2011).

Caractéristiques générationnelles :

Au cours du XXe siècle, l'obsolescence des prénoms devient de plus en plus rapide. Le renouvellement des stocks de prénoms s'accélère, surtout chez les prénoms féminins. À ce taux de rotation croissant s'ajoute un phénomène plus large d'éparpillement des choix. Le prénom sert de plus en plus à distinguer les individus. En 1946, les 20 prénoms les plus fréquents nommaient la moitié d'une classe d'âge, alors qu'en 2004 il faut 140 prénoms. Ces chiffres montrent que les parents préfèrent de plus en plus les prénoms rares.

Par ailleurs les prénoms sont de plus en plus courts, surtout ceux des femmes, et leurs terminaisons évoluent. Aujourd'hui les prénoms qui se terminent en « a » sont à la mode, alors qu'il y a 30 ans c'étaient les prénoms en « ette ». Ainsi, **les prénoms permettent de déterminer la génération et l'âge des individus.**

Caractéristiques sociales :

Il y a un mécanisme de concurrence entre générations, mais aussi un **mécanisme de concurrence entre classes sociales**. La sociologie des prénoms montre que le choix du prénom fait l'objet d'un mécanisme assez bien mis en place. Les classes supérieures vont chercher la rareté, l'innovation. Elles vont être imitées par les classes intermédiaires puis les classes défavorisées, avant d'abandonner les innovations passées. Les catégories intermédiaires copient les classes

supérieures pour accéder à leur prestige tandis que les classes favorisées se détournent de ces prénoms. Une étude des années 1970 a montré que le suffixe « junior » aux États-Unis était une pratique des classes supérieures blanches, pour marquer la reprise des affiliations du père, qui s'est diffusé vers le début du XXe siècle vers le bas de l'échelle sociale. L'étude des prénoms les plus choisis révèle une **stratification sociale des goûts**. Les cadres sont les premiers à adopter les prénoms qui seront à la mode plus tard, tandis que les ouvriers/agriculteurs adoptent ces prénoms plus tardivement et les conservent plus longtemps. Certaines professions et catégories socio-professionnelles font la mode, alors que d'autres professions choisissent des prénoms qui ont fait leur preuve.

Il faut aussi prendre en compte le rôle de la sociabilité. Les prénoms se diffusent aussi de manière horizontale. Les professions les plus innovantes ne sont pas forcément celles avec les revenus les plus hauts, mais celles qui ont le plus de réseau de sociabilité. Ce réseau joue rôle très fondamental dans la mode des prénoms.

Toutefois, le jeu des classes n'explique pas tout. Il y a aussi des effets géographiques et territoriaux dans le choix des prénoms. Le prénom Loïc, par exemple, a mis 50 ans pour devenir aussi populaire en Bretagne qu'en Alsace. De même, on observe une diffusion des prénoms par les médias (séries, acteurs, célébrités), mais cela ne touche pas plus de 5% des formes de nominations.

Il n'empêche qu'aujourd'hui, les déterminants sociaux restent centraux dans l'attribution des prénoms. Il y a des répertoires de prénoms singuliers à chaque classe. On parle de **marchés onomastiques stratifiés et différenciés entre les classes sociales**.

En étudiant le prénom, on peut deviner des choses d'un point de vue sociologique. Certains chercheurs ont pu faire des prénoms des **indicateurs de caractéristiques sociales**.

1. Il y a d'abord l'idée que **les prénoms ont un genre**. Même s'il n'y a pas d'obligation légale, la plupart des prénoms sont utilisés pour un seul sexe. Lorsqu'ils ont la même prononciation pour les deux sexes, ils ont une écriture différente. On peut en revanche donner des prénoms épiciens. En fonction des époques, un prénom majoritairement donné à un certain sexe peut progressivement se voir attribué aux personnes de sexe opposé. Les prénoms épiciens sont rares. Souvent, ils trouvent leur genre et y restent.
2. Les prénoms fournissent des indications relatives à la **sociologie de la famille**. Jusqu'au XIXe siècle, dans de nombreux pays, on donne des prénoms puisés dans le stock des prénoms familiaux. L'héritage du patrimoine se retrouve ainsi dans l'héritage des prénoms. L'abandon de cette pratique traduit ainsi une transformation familiale. Les enfants ne sont plus simplement considérés comme des continuateurs de la famille. Au XIXe siècle, en Allemagne, 1/4 des enfants reçoivent le prénom de leur père ou de leur mère. Un siècle plus tard, le chiffre n'est plus que d'1/30. C'est un signe d'affaiblissement de la famille comme institution. Toutefois, de nos jours, on peut travailler sur les relations de parenté ou d'héritage en étudiant le deuxième prénom, qui constitue souvent un réceptacle des relations familiales.
3. Le prénom peut exprimer une **idéologie** ou des **valeurs**. Le régime nazi avait mis en place une politique de nomination en interdisant certains prénoms et en interdisant d'autres. Certains chercheurs ont fait de la distribution des prénoms un indicateur de l'enthousiasme pour le régime nazi. Adolph a été attribué à 2,5 enfants sur 100 en 1934, ce qui représente une très forte proportion. L'étude de l'utilisation des prénoms allemands idéologiques ou nordiques

montre que près de la moitié de ces prénoms ont été donnés sous le régime nazi. Cette distribution est l'indicateur d'une forme d'identification avec Hitler et le national-socialisme.

4. Le prénom peut être l'indicateur d'une **immigration**. Des chercheurs ont étudié le choix des prénoms des descendants d'immigrés. Plus on immigré à un âge jeune, plus on donne à ses enfants un prénom qui est proche du stock du pays d'origine. Le prénom peut être un indicateur de l'acculturation au cours du processus d'immigration. Plus on est intégré par le travail ou le mariage, plus on donne des noms qui sont dans le stock du pays dans lequel on a immigré. On note une différence en terme de genre. Les filles ont des prénoms qui sont davantage liés au pays d'immigration que les garçons. Deux interprétations sont possibles : 1. Ce sont les garçons qui sont plutôt les gardiens de l'identité et de l'histoire familiale, et qui reçoivent donc plus un prénom traditionnel. 2. D'une façon générale, le stock des prénoms de filles est plus diversifié, et il porte donc davantage de prénoms innovants que le stock de prénoms des garçons. Les enquêtes montrent aussi qu'avant l'immigration, les filles ont déjà des prénoms innovants.
5. Enfin, le prénom peut être un indicateur de religiosité ou de pratique religieuse. Montaigne, par exemple, remarquait que la réforme protestante avait transformé les prénoms. Les familles avaient en tête de « combattre les noms de baptêmes », plus imprégnés par la foi. Les enquêtes aujourd'hui montrent que les pratiquants catholiques usent moins de prénoms bibliques qu'auparavant. On peut en tirer un signe d'affaiblissement de la religiosité. Mais si on travaille sur les noms donnés dans les familles qui se déclarent très pratiquantes, certains prénoms connotent davantage le catholicisme, toutes choses égales par ailleurs.

↳ **À sa naissance, du fait de son prénom, on est déjà prédisposé sociologiquement.**

3. Les particularités du raisonnement sociologique

La rationalité doit faire l'objet d'un travail sociologique pour comprendre à partir de quelle disposition cette rationalité s'exerce, ces convictions étant le produit de notre éducation et de notre socialisation. **La sociologie nous considère comme des êtres rationnels, mais cette rationalité n'est pas totale car elle est déterminée par des représentations qui sont le produit d'une socialisation.** Cette socialisation dépend du milieu familial, du groupe social au sein duquel la famille se situe, mais aussi du pays dans lequel l'individu est né. La rationalité est en grande partie déterminée par la socialisation primaire et la socialisation secondaire liée aux études, au milieu professionnel et au choix conjugal. Les choix sociaux sont déterminés par les différents univers que l'on fréquente durant son existence.

La sociologie va étudier les déterminations qui pèsent sur les conduites des individus, mais elle ne postule pas nécessairement que ces déterminations pèsent à elles-seules sur le comportement humain. Elle va expliquer ce qu'il y a de social dans le comportement humain, en laissant d'autres explications avoir place (biologiques et psychologiques). Plus on descend au niveau de l'individu, plus l'observation des déterminations sociales devient complexe. À l'échelle d'un individu, les déterminations peuvent avoir été incorporées de manière spécifique. La sociologie annonce parfois des résultats qui sont plus de l'ordre du plausible que de la réalité stricte, et elle raisonne souvent par rapport à des collectifs. C'est cette articulation entre l'échelle individuelle et l'échelle collective qui n'est pas toujours évidente. Bernard Lahire, dans *L'Homme pluriel* (1998) réfléchit à partir d'un stock de dispositions sociologiques pour montrer leur actualisation en fonction des activités, des moments, des conjonctures que traverse l'individu. Pierre Bourdieu invite à prendre conscience des déterminations qui pèsent sur nous. **La sociologie est peut-être déterministe, mais elle permet d'atteindre une forme d'émancipation.**

Première partie : Se représenter la société

Le but de la sociologie est d'expliquer et comprendre les sociétés humaines. En même temps, ces représentations du monde social sont plurielles. C'est la différence avec une science mathématique. En effet, **la sociologie est traversée par un ensemble de courants de pensées** qui ne se représentent pas forcément l'espace social et le fonctionnement des sociétés de la même manière.

Définition : Un paradigme est une représentation du monde, une manière de voir les choses, un modèle cohérent de vision du monde qui repose sur une base définie (matière disciplinaire, modèle théorique ou courant de pensée).

On a caractérisé différentes approches de la sociologie :

- Une approche holiste (~ Durkheim), qui saisit plutôt le social à partir des structures sociales, des phénomènes collectifs, des institutions qui sont extérieures au individus. C'est l'étude des faits sociaux, collectifs, extérieurs aux individus et contraignants pour eux.
- Une approche individualiste (~ Weber), qui saisit le social à partir de l'activité sociale, c'est-à-dire des actions individuelles et du sens que les individus assignent à leur actions. Cette approche insiste sur les marges de manoeuvre des individus par rapport aux contraintes sociales et sur le rôle des individus dans la construction du social.

On caractérise aussi ces approches en les croisant avec des traditions nationales :

	Approche holiste	Approche individualiste
Sociologies américaines	Fonctionnalisme (Parsons, Merton)	Interactionnisme symbolique (Hughes, Becker, Goffman)
Sociologie française	Structuralisme génétique de Bourdieu	Individualisme méthodologique de Raymond Boudon

Section 1 : Des rapports sociaux influencés par un « état du capitalisme »

1. Une structure sociale déterminée par ses rapports de production (marxisme)

↳ Synthèse sur Moodle ?

2. Un développement du capitalisme permis par un « état des mentalités » (Weber)

1.1. Max Weber ou la réhabilitation du rôle joué par les « valeurs »

[Biographie de Weber]

Principaux ouvrages de Max Weber publiés en français :

- Économie et société, 1922
- Le Savant et le Politique, 1959
- L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, 1964
- Le Judaïsme antique, 1970
- Sociologie des religions, 1996

Weber partage avec le marxisme certains questionnement sur l'étatisation du monde, la bureaucratisation des sociétés européenne et les modalités du capitalisme. Il étudie aussi les transformations des sociétés depuis la fin du XIXe siècle. Weber ne pose pas le primat des structures économiques pour expliquer les transformations sociales. Celles-ci peuvent aussi être induites par la **transformation des valeurs**.

C'est la thèse qu'il développe dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Il défend l'idée que le développement du capitalisme est lié au développement d'une **éthique nouvelle, d'un ensemble de valeurs et de représentations qui ont facilité la transformation des structures économiques**. Les transformations économiques ont été inhérentes à ces transformations des valeurs.

Weber montre que dans certaines villes, le protestantisme a contribué à structurer la bourgeoisie en la dotant d'un rapport au monde particulier. Cette rationalité particulière a favorisé le travail comme vocation, l'effort, l'ascèse, la liberté d'entreprise et elle a la particularité, par rapport à la religion catholique, de ne pas être hostile à l'accumulation de richesses. **Cet ethos protestant, qui est celui de la classe bourgeoise, va favoriser le développement de l'entreprise capitaliste**. À la différence de Marx, son émergence n'est pas seulement due à un état des techniques de production, des rapports de classe, elle est aussi le produit d'une subjectivité particulière, que la religion protestante a diffusé au sein de certains groupes sociaux.

Pour Weber, les choix des individus relèvent de plusieurs forme de rationalité :

- Une rationalité en valeur. Elle régit des actions qui ne prennent leur sens que si on les rabat sur des valeurs particulières qui les sous-tendent. Par exemple, la logique de l'honneur amène à faire des choix irrationnels.
- Une rationalité en finalité, qui choisit des moyens efficaces pour réalisés des buts recherchés.
- Une rationalité affective, guidée par les émotions.
- Une rationalité traditionnelle, qui se justifie par sa répétition dans le temps, son enracinement (par des cérémonies), sans que l'individu ne s'interroge sur la finalité de l'action.

Weber parle d'un désenchantement du monde. L'homme prétend dominer la nature par la science. La maîtrise remplace le mystère, la raison dissout les croyances. L'explication du monde n'est plus trouvée dans des force surnaturelles.

1.2. Max Weber et le développement d'une sociologie compréhensive

Max Weber est connu pour avoir créé une **sociologie compréhensive**. Celle-ci doit essayer de comprendre les motifs qui sont à l'origine des comportements individuels. C'est ce qui donne cette dimension à cette opération qu'est la compréhension, puisque le chercheur doit être emphatique et essayer de se mettre à la place des individus, de revivre l'activité sociale et le sens que les individus donnent à leurs actions et leurs activités. « La sociologie doit donc être *com-*

préhensive, en ce qu'elle doit rechercher le sens, les motifs, des comportements humains, puisque ceux-ci sont constitutifs des *actions* dont il s'agit de rendre compte ».

La sociologie compréhensive distingue l'analyse des valeurs et le jugement des valeurs. Il n'est pas possible pour cette discipline de porter une appréciation normative sur les valeurs en cause. Lorsque le sociologue travaille, il doit chercher le sens des actions individuelles de manière neutre du point de vue des valeurs. Il doit adopter une **neutralité axiologique**, c'est-à-dire être conscient des valeurs qui l'animent et comment elles vont déterminer la manière dont il construit son objet de recherche.

1.3. Weber et la méthode de l'idéal-type

Weber construit des types purs de domination politique, ou des types purs de rationalité. Il s'agit de catégories qui permettent de construire le monde social. **On simplifie le réel par un travail de grossissement et d'idéalisation des traits fondamentaux**, pour construire des tableaux de pensée auxquels confronter la réalité empirique. Il incarnerait un pôle subjectiviste, puisqu'aucune activité sociale ne peut finalement se déployer sans que les acteurs ne leur donnent un sens particulier. C'est ce sens particulier que le chercheur doit comprendre, pour comprendre les valeurs défendues et les comportements adoptés.

Section 2 : Des rapports sociaux déterminés par des « structures » et des institutions stables

1. L'analyse des faits sociaux

1.1. Émile Durkheim (1858-1917) : le père de la sociologie française

Principales oeuvres :

- De la division du travail social (1893),
- Les Règles de la méthode sociologique (1895),
- Le Suicide (1897) qui consiste à une application des règles de la méthode sociologique à un fait social initialement considéré comme un objet réservé de la psychologie,
- Les Formes élémentaires de la vie religieuse (1912), un ouvrage de sociologie religieuse qui au travers de l'étude des religions totémiques australiennes se propose de définir les spécificités du fait religieux au général.

Durkheim défend qu'un fait social n'est pas simplement un fait qui se déroule dans la société. Ce sont **des manières d'agir, de penser, de sentir qui existent en dehors des consciences individuelles**. Non seulement ces types de pensées sont extérieurs aux individus, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive. Il rompt avec le psychologisme mais aussi avec le positivisme qui repose sur l'idée qu'historiquement les sociétés iraient tendanciellement vers le progrès. Ce positivisme conduit à confondre la cause d'un fait social avec sa fonction sociale. Durkheim refuse de considérer que la cause d'un fait social soit recherchée dans la fonction qu'il remplit. La sociologie doit expliquer le social par le social. **L'origine de tout processus social doit être cherché dans des représentations sociales et collectives**. L'individu est en toute circonstance précédé par la société. Le social imprègne toujours la façon dont les personnes perçoivent la réalité dans laquelle ils évoluent. Par exemple, les individus se socialisent en incorporant le langage qu'on leur apprend. C'est quelque chose qu'ils ne réinventent pas à chaque fois. C'est la première institution qui façonne notre rapport au monde.

En 1893, Durkheim soutient sa thèse de doctorat sur la division du travail social. Il propose une rupture dans la manière dont on considère les liens entre les individus. Il refuse de considérer que le lien social résulte de l'action des politiques publiques. Selon lui, **le lien social est le produit de règles qui précèdent les hommes dans une société donnée**. Ces règles énoncent les conditions fondamentales de la solidarité sociale, en ce qu'elles permettent une coopération minimale entre les individus d'une société. Par exemple, il considère que le meilleur moyen d'étudier le lien social au sein des sociétés industrielles est d'étudier le droit des sociétés, car ces formes juridiques reproduisent les formes principales des solidarités sociales en codifiant par écrit les règles sociales. La société exerce une emprise morale sur les individus : il y a des manières codifiées d'être frère, époux ou citoyen.

Les morales peuvent varier d'un pays à l'autre et au sein de chaque pays, des morales peuvent varier d'un groupe social à l'autre. Si les caractéristiques sociales d'un groupe change, la morale de ce groupe peut changer. Au sein de la société, il existe une hiérarchie morale qui relève aussi d'une forme de codification de la hiérarchie qui compose nos sociétés. Tous les groupes sociaux ne peuvent pas imposer leur morale avec la même légitimité que les autres.

Au terme de cette analyse de la division sociale du travail, Durkheim établit deux formes de solidarités sociales qui correspondent à deux modèles distincts de l'organisation de la société :

- **La solidarité mécanique.** On la retrouve dans des sociétés où la division du travail est très faible voire inexistante. Les individus vivent des situations très similaires ou partagent des conditions d'existences très homogènes et très peu spécifiques. Étant liés par ces liens de similitude, ils ont les mêmes croyances, les mêmes valeurs, et les mêmes modes de comportements.
- **La solidarité organique.** Elle se développe dans les sociétés avec une très forte spécialisation des tâches. Les croyances collectives ne peuvent pas se partager de la même manière, parce que la division sociale du travail fait que l'on ne peut pas partager une même conscience commune, car chacun appartient à des secteurs, des sphères différentes de la société. Cela génère un processus d'individuation, c'est-à-dire la génération d'individus qui se considèrent autonomes de pensée. C'est la société qui a rendu possible l'émergence de consciences individuelles. C'est la société qui produit l'individu et l'individualisation.

Pour Durkheim, la modernisation de la société passe par l'abandon d'une solidarité mécanique au profit d'une solidarité organique. Cette solidarité organique crée de plus en plus de processus d'anomie, c'est-à-dire de perte de lien social, qui est une des raisons qui pousse au suicide. Durkheim s'intéresse à ce qui fait quand même tenir sociétés. **Dans les sociétés caractéristiques de la société organique, on a quand même des processus d'intégration sociale.** Il s'agit du processus par lequel un groupe social et/ou une société attire à eux des individus et se les approprie. Pour Durkheim, ce niveau d'intégration dépend de la fréquence des interactions sociales entre les membres de ce groupe, l'existence de passions et d'intérêts partagés et la poursuite de buts communs. L'intégration sociale est d'autant plus forte que la vie collective est intense.

Le processus de régulation sociale est le processus par lequel les comportements vont être régulés, harmonisés, normés au sein d'un groupe. Il passe à la fois par l'existence d'une hiérarchie sociale autour de laquelle s'organise les interactions, par le fait que cette hiérarchie est considérée comme juste et légitime, et par le fait que les passions et les intérêts varient en fonction de la place occupée dans cette hiérarchie.